

# ÉCHOS DE LA FABRIQUE

## LA RÉVOLTE DES CANUTS

*François Hien*

« Certains parmi vous sont des négociants.  
D'autres sont des chefs d'ateliers. Produits des  
élections de classes différentes d'électeurs, vous  
devez oublier de quels rangs vous sortez. Quoi que  
vous ayez promis lors des élections prud'homales,  
considérez-vous à présent comme des hommes  
libres et soyez justes... »

ÉCHOS  
DE LA  
FABRIQUE  
LA RÉVOLTE DES CANUTS

*SUIVI DE*

FAIRE SON TRAVAIL

*François Hien*

*ET*

MILLE MANIÈRES  
DE BRACONNER

*Marie Evreux*



# AVANT-PROPOS

*Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)* est une pièce que j'ai écrite dans le cadre d'un projet participatif mené avec une vaste équipe de professionnels et d'amateurs, sur une commande de l'Opéra de Lyon, de 2019 à 2022.

Ce texte est principalement inspiré des journaux tenus par les canuts dans les années 1831-1835, des improvisations que nos participants ont menées à partir de ces journaux, ainsi que d'un jeu de rôle sur la révolte des canuts conçu par Arthur Fourcade, avec l'aide de François Gorrisen et Anabel Strehaiano.

Pour cette édition, nous avons établi une version «maximale» de la pièce, comprenant certaines scènes que nous avons décidé de ne pas jouer lorsqu'elle fut créée. Pour compléter cette lecture, je propose dans le présent ouvrage un essai, *Faire son travail*, dans lequel je recense les sources historiques mobilisées pour la pièce, évoque les libertés prises avec la réalité et livre quelques-unes des intentions à l'œuvre dans l'écriture. En fin d'ouvrage, le texte *Mille manières de braconner*, écrit par Marie Evreux, directrice du Développement culturel de l'Opéra de Lyon, et qui a piloté l'ensemble du projet avec moi, est un récit des trois années qui nous ont permis de réaliser le spectacle *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)*.

Cet ouvrage se veut donc à la fois la trace d'un projet particulier, réalisé avec des personnes singulières sans lesquelles il n'aurait pas été le même; mais aussi une œuvre de théâtre politique et historique dont, pourquoi pas, d'autres équipes pourraient s'emparer.



ÉCHOS  
DE LA  
FABRIQUE

LA RÉVOLTE DES CANUTS

# PERSONNAGES

## **Le journal**

Marius Chastaing, *rédacteur en chef du journal*

Berger, *gérant du journal*

Jules Favre, *avocat du journal, avocat des mutuellistes*

Riboulot, Parnieu, Besson, *rédacteurs*

Bernard, *rédacteur, mutuelliste*

## **Les chefs d'atelier**

Gérard Jacquemin, *frère d'Édouard, chef d'atelier*

Poujol, *son voisin de palier, mutuelliste*

Tiphaine, *ami de Poujol, mutuelliste*

Labory, *mutuelliste, ancien gérant de L'Écho, conseiller prud'homal*

Martinon, *mutuelliste, rédacteur de L'Écho, conseiller prud'homal*

Joachim Falconnet, *mutuelliste, fondateur de L'Écho, conseiller prud'homal*

Pierre Charnier, *le « solitaire du ravin », mutuelliste, conseiller prud'homal*

Bourdon, *mutuelliste, conseiller prud'homal*

Guibaud, Françon, Dailly, Monnet, Perronet, Bessac, Mathelin, Bui,

Jacob, *chefs d'atelier comparaisant au conseil des prud'hommes*

Defanis, Valette, Pigeon, Marmet, Meziat, Dufourd, Chardonnait,

Pelloux, Sabatier, Lacombe, *chefs d'atelier mutuellistes*

Simonet, Coissard, Genet, Guillaume, Chapeau, *chefs d'atelier*

## **Les négociants**

Édouard Jacquemin, *frère de Gérard, négociant, conseiller prud'homal*

Framinet, *négociant, amant de Lisette*. Son commis

Goujon, *président du conseil des prud'hommes*. Son épouse

Guérin, Riboud, Gamot, Brisson, *négociants, conseillers prud'homaux*

Bonand, Gentelet, Ajac, Crozier, Tholozan, *négociants comparaisant au conseil des prud'hommes*

Monsieur Arlès-Dufour, *industriel*. Son épouse

Pellin, Bertrand, *négociants attaquant le journal*

Grillet-Trotton, Olagnier, *négociants invités chez Goujon*  
Anabelle Plonchard, Justine Blachère, Augustine Ferriole,  
Philomène Bois de Chesne, *épouses de négociants*

### **Compagnons, ovalistes, autres**

Pierre Jacquemin, *fils de Gérard, apprenti, musicien*  
Lisette Jacquemin, *fille de Gérard, fiancée de Guy*  
Guy Montrenard, *fiancé de Lisette, compagnon de Poujol*  
Jeanne Chappaz, *canneteuse, elle vit dans l'immeuble des Jacquemin*  
Vaormelingen, *compagnon*  
Mannat, Douillet, *apprenti-e-s*  
Rosalie Calendra, Augustine, Jeanne, Louise, Germaine, Yvette,  
Monique, Léa, Lucie, Madeleine, Eugénie, Ninon, *ovalistes françaises*  
Maria, Angela, Nina, Lisa, *ovalistes italiennes*  
Kiara Sigismondi, *apprentie-tisseuse italienne*  
Nombreux compagnons non nommés

### **Cour de Justice de Lyon**

Le président Delandine, le juge Camyer, le juge Passet, *magistrats*  
Chegaray, *procureur du roi*  
Maître Seriziat, *avocat*

Le préfet Gasparin  
Le maire Prunelle  
Bowring, *industriel anglais*  
Dervieux (*chapelier*), Putinier (*fabricant de dorures*), Hedde  
(*passementier*), Pernoud, *conseillers prud'homaux « étrangers à la*  
*Fabrique »*  
Séchal, *maître-moulinier, patron des ovalistes*  
Ribol, *son contremaître*  
Trois comédiens du Grand Théâtre de Lyon  
Étienne, *domestique*. Autres domestiques

*PROLOGUE*

# UN SOIR AU THÉÂTRE DE LYON

15 JANVIER 1832

LE DOYEN DE TROUPE

Monsieur notre préfet et monsieur notre maire  
Chers amis du balcon, chers amis du parterre  
Vous qui du Paradis suivez nos actions  
Soyez les bienvenus au théâtre de Lyon.  
Le préfet Gasparin, tout récemment nommé  
Vient pour la première fois en ce lieu réputé.  
Vous étiez voici peu le préfet de l'Isère  
Les théâtres là-bas ont parfois pu vous plaire  
Mais malgré le respect que nous inspire Grenoble  
Vous verrez en ces lieux des spectacles plus nobles.

UNE COMÉDIENNE

Notre maire Prunelle est, lui, un connaisseur  
Vous étiez à Paris pendant les tristes heures  
De novembre dernier, lorsque des insurgés  
Prirent l'hôtel de ville au mépris du danger.  
Les ouvriers tisseurs, soulevés de colère  
Ont attaqué la ville, frères contre des frères  
Le sang des Lyonnais dans les rues a coulé  
Des innocents périrent, et des mères ont pleuré.

LE DOYEN DE TROUPE

Mais ce qui fut plus grave encore dans la débâcle  
Nous fûmes obligés d'annuler nos spectacles.

UNE COMÉDIENNE

Des journées sans vous voir, les théâtres fermés  
Des acteurs inutiles, des textes périmés  
Des voix qui se sont tues, des fauteuils sans personne  
Ces lieux qui d'ordinaire de vos vivas résonnent.



LE DOYEN DE TROUPE

Mais enfin, c'est fini, vous voici de retour  
Nous voici devant vous, c'est un merveilleux jour.  
Et puisque nous manquons de mots pour nous le dire  
Mesdames et messieurs, veuillez vous applaudir.

*Applaudissements.*

UNE COMÉDIENNE

Tout de même, évoquons ce terrible fléau  
Qui promet à son tour son lot de maux nouveaux  
Qui venu de la Chine en passant par les Russes  
Aborde nos contrées : le choléra-virus.

LE DOYEN DE TROUPE

L'épidémie déjà endeuille la capitale  
Inquiétant les docteurs et le pouvoir royal  
Il faut nous préserver des agents pathogènes  
Et pour ça, respecter les mesures d'hygiène

UNE COMÉDIENNE

Aussi, imaginons que dans un bal fantasque  
Nous soyons à Venise, et gardons notre masque<sup>I</sup>.

*Mademoiselle Roux surgit du rideau.*

LE DOYEN DE TROUPE

Mademoiselle Roux fait son second début  
Laissez-lui une chance, et ne la sifflez plus

MADemoiselle ROUX

Au public, humblement, j'adresse une supplique  
Laissez-moi une fois achever ma réplique

*Elle est interrompue par des sifflets qui viennent du haut de la salle; mademoiselle Roux a l'air désespérée.*

I Ce passage a été écrit au printemps 2021 dans le contexte de la pandémie de Covid-19, alors que les théâtres avaient été fermés pendant plus de six mois et que le nombre de nos interprètes, leur âge, l'absence de vaccination alors, nous imposaient de leur faire garder le masque en représentation. Ce passage est allégé lors de la reprise du spectacle en juin 2022.

LE DOYEN DE TROUPE

Nous allons jouer ce soir un joli vaudeville  
Écrit par Jean Rémond, un auteur de la ville

*Au moment où il va terminer sa phrase, plusieurs canuts descendent la salle d'un pas décidé et montent sur scène.*

LE DOYEN DE TROUPE. – Que faites-vous là messieurs?

POUJOL. – On a un message à faire passer.

UNE COMÉDIENNE. – Il me semble que ce n'est pas le moment.

*Les canuts se tournent vers le préfet.*

VALETTE. – Monsieur le préfet, on aimerait vous dire deux mots de la réforme des prud'hommes.

LE PRÉFET GASPARI. – (*depuis la salle*) Messieurs, ce n'est ni les bonnes circonstances ni la bonne méthode.

MÉZIAT. – Ça fait des mois que les représentants des canuts demandent à se faire recevoir et on n'a jamais de nouvelles.

UNE FEMME DE NÉGOCIANT. – S'il vous plaît, nous sommes au théâtre ici.

VALETTE. – Justement! Quel meilleur endroit pour se faire entendre? On a préparé un mot.

LE DOYEN DE TROUPE. – Messieurs, je vous en prie, laissez-moi le dire à votre place et qu'on en finisse.

MÉZIAT. – Non, on va le faire nous-mêmes.

LE DOYEN DE TROUPE. – Ma voix porte davantage que la vôtre.

VALETTE. – Nous, représentants des chefs d'atelier et des compagnons-tisseurs, adressons respectueusement à monsieur le préfet nos réclamations à propos du conseil des prud'hommes.

En octobre 31, les négociants et les chefs d'atelier ont conclu un accord pour l'établissement d'un tarif minimum concernant le paiement des tissages.

*Depuis le bas de la salle :* Ce n'était pas un consentement libre, on nous a forcé la main!

VALETTE. – Ce tarif est indispensable à la survie de milliers de familles de tisseurs.

MÉZIAT. – Mais les négociants ne veulent aucune régulation.

Sous le nom de liberté de commerce, ils défendent leur droit de faire d'immenses profits au détriment des tisseurs. Les négociants ont donc écrit au gouvernement central à Paris pour se plaindre de l'accord qu'ils avaient passé. Et le gouvernement a annulé le tarif! C'est pour protester contre cette violation de la parole donnée que les ouvriers de Lyon et de la Croix-Rousse se sont réunis le matin du 20 novembre.

VALETTE. – La garde nationale et l'armée leur ont tiré dessus sans sommation. Les canuts n'ont fait que se défendre puis ils ont pris la ville aux forces régulières et ont occupé l'hôtel de ville pendant une semaine.

BRISSON. – (*depuis la salle*) Ils ont semé la mort et la désolation!

POUJOL. – Qu'en savez-vous monsieur Brisson? Vous étiez réfugié dans votre maison de campagne, comme la plupart des négociants. Et nous, pendant ce temps-là, on a tenu la ville, on a fait respecter l'ordre. On a même dépêché des gardes pour empêcher le pillage des maisons des négociants absents.

VALETTE. – (*reprenant la lecture*) Après une semaine, on a rendu le pouvoir aux autorités régulières en échange de la promesse qu'on maintiendrait le tarif. Malheureusement, à peine revenus dans nos ateliers, on apprenait que les autorités, une fois de plus, revenaient sur leur parole.

UN NÉGOCIANT. – (*depuis la salle*) Une parole donnée sous la contrainte ne vaut rien!

*Tenant de prendre le dessus, l'orateur poursuit, cette fois sans lire.*

VALETTE. – Monsieur Gasparin, pour compenser l'abandon du tarif, vous nous avez promis la réforme du conseil des prud'hommes. On a besoin d'une institution efficace pour mettre un terme aux abus des négociants. C'est notre seul moyen pour nous en sortir!

MÉZIAT. – Alors pourquoi il n'est toujours pas mis en place ce conseil?

LE DOYEN DE TROUPE. – Bien messieurs, vous vous êtes fait entendre? Pouvons-nous reprendre notre représentation?

GUY MONTRENARD. – Non, une dernière chose. Vous savez que la colline de la Croix-Rousse n'a toujours qu'une seule fontaine d'eau courante. On réclame des travaux depuis des mois, et qu'est-ce que la ville vient de décider? Vous voulez nous le dire, monsieur Prunelle?

MONSIEUR PRUNELLE. – Ça suffit, messieurs, laissez-nous !

GUY MONTRENARD. – La municipalité vient de voter une subvention de soixante-dix mille francs pour le Grand Théâtre. Alors les loisirs des riches, c'est plus important que la santé des pauvres !

UNE FEMME DE NÉGOCIANT. – Justement, laissez-nous voir notre spectacle !

POUJOL. – Il y a deux ans, messieurs les négociants, on a fait ensemble tomber un roi et une aristocratie tyranniques. Mais depuis, vous avez enterré les principes d'égalité au nom desquels nous avons fait la révolution. Alors pour vous rappeler ces principes, entonnons le chant des journées de juillet. Parce que nous, nous sommes encore capables de le chanter. Tous avec nous.

*Les canuts sur scène ainsi qu'un certain nombre des canuts dans la salle entonnent le chant, partiellement couvert par les protestations des négociants.*

#### LA FOULE

Peuples français, peuples de braves  
La liberté rouvre ses bras  
On nous disait soyez esclaves,  
Nous avons dit soyons soldats  
Et l'ouvrier dans sa mémoire  
À retrouvé son cri de gloire  
En avant marchons, contre les canons,  
À travers le fer, le feu des bataillons  
Courons à la victoire, courons à la victoire.

# LA FABRIQUE

JANVIER-AVRIL 1832

## I

LABORY. – Numéro 8 de *L'Écho de la Fabrique*.

Rédacteur : Joseph Labory

Peut-être, parmi nos lecteurs, s'en trouvent-ils qui ne connaissent pas l'organisation de l'industrie du tissage lyonnais – ce qu'on appelle chez nous *la Fabrique*.

Pour la comprendre, il convient de présenter trois personnages : le négociant, le chef d'atelier et le compagnon.

Le négociant possède le capital et vit en centre-ville. Il achète la matière première, embauche les dessinateurs qui conçoivent les motifs des tissus, puis il confie la soie et le dessin au chef d'atelier, qui va se charger du tissage.

Le chef d'atelier, que l'on appelle parfois le canut, est indépendant et possède ses métiers à tisser – entre deux et six. Quand il en a peu, il tisse sur l'un de ses métiers. Sur les autres travaillent ses ouvriers, les compagnons.

Employé par le chef d'atelier, le compagnon touche la moitié du prix sur le tissu qu'il a réalisé. Par certains aspects, il appartient à ce peuple ouvrier qui commence à émerger dans l'Angleterre industrielle, travailleur n'ayant pour capital que sa force de travail.

Mais je dois vous présenter, chers lecteurs, un quatrième personnage, celui auquel nous devons en partie nos réussites et notre efficacité : le métier à tisser.

*On découvre la machine – immense métier à tisser.*

## II

*Édouard Jacquemin, un négociant, arrive près de Gérard, attelé à sa machine.*

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Comment vous pouvez encore supporter ça ? Je me souviens, quand j'étais gosse, ça me rendait fou d'être réveillé par ce bruit, quand papa et toi vous commenciez le travail. Ce rythme m'est resté dans le crâne. Pendant que je marche, je l'entends parfois se superposer à mes pas. (*il regarde l'atelier autour de lui*) Tout de même, ça respire pas le luxe et la prospérité ici. Les affaires vont si mal que ça ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Qu'est-ce que t'es venu faire là ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Voir mon frère. Comment tu vas ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Pas fort. J'ai du mal à parler quand je travaille.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – C'est de l'uni, tu vas pas me faire croire que tu as besoin de concentration.

GÉRARD JACQUEMIN. – Je dois finir la pièce aujourd'hui, je veux pas faire d'erreur.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Où est Pierre ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Parti chez la caneteuse. Il me manquait des canettes.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Et pourquoi ce n'est pas toi qui y vas ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Parce que je tisse.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Bon sang, va faire toi-même tes commissions et laisse Pierre tisser. Ton fils a de l'or dans les doigts et tu l'utilises comme commis !

GÉRARD JACQUEMIN. – Il est encore apprenti. Et puis il n'y a qu'une chose qui l'intéresse, c'est de faire de la musique.

*Surgit dans l'atelier Poujol.*

POUJOL. – Jacquemin, tu viens manger ? Henriette a préparé pour tout l'étage si tu veux. (*il voit Édouard*) Ah, bonjour.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Bonjour.

POUJOL. – Vous êtes le frangin, c'est ça ? Venez aussi si vous voulez. Il y a assez.

*Poujol repart.*

ÉDOUARD JACQUEMIN. – C'est qui ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Poujol, le nouveau voisin. Il est arrivé il y a deux semaines.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je ne vais pas rester. Tu lui diras merci.

GÉRARD JACQUEMIN. – Viens, je vais te présenter quand même.

### III

*Chez les Poujol. Les frères Jacquemin entrent.*

GÉRARD JACQUEMIN. – Les Poujol, je vous présente mon frère, Édouard.

MADAME POUJOL. – Le fameux! Vous mangez avec nous?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Non, je n'ai pas le temps.

GÉRARD JACQUEMIN. – Il a plus l'estomac assez solide pour ce qu'on avale.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Tu crois vraiment que je me suis transformé toi...

POUJOL. – Si vous n'avez pas changé, vous accepterez bien de trinquer avec nous.

*Édouard fait le tour et serre la main des différents convives, qui se présentent. On entend les noms de Tiphaine, de Monnet, de Jeanne Chapaz.*

*Pendant ce temps, Lisette, Guy et Pierre font leur apparition.*

MADAME POUJOL. – Tiens, les jeunes, comment allez-vous?

PIERRE JACQUEMIN. – Ça va. On s'est croisés en remontant. Salut oncle Édouard.

JEANNE CHAPAZ. – (*à Édouard*) Alors, expliquez-nous, comment un négociant peut être le frère d'un chef d'atelier?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je suis un négociant modeste, vous savez.

MADAME POUJOL. – De caractère ou de condition?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Ce qu'il y a, c'est que nous n'avons pas eu tout à fait la même vie, mon frère et moi. Il a quinze ans de plus que moi. Quand Gérard était jeune, notre père s'en sortait mal, il a dû gagner sa vie très vite. Quelques années plus tard, les affaires allaient mieux, la soie se portait bien à Paris sous l'Empire. J'ai pu pousser les études.

GÉRARD JACQUEMIN. – Il a été en pension avec des fils de bourgeois. Et puis il parle drôlement bien. C'est pas comme moi qui suis incapable d'aligner deux mots.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – C'est surtout que mon père m'a placé comme commis chez la maison Boucharlat, où j'ai appris le métier. Je me suis installé à mon compte voilà deux ans.

PIERRE JACQUEMIN. – Tu oublies de dire que tu as fait le beau mariage.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Ce n'était pas un mariage par intérêt.

LISETTE JACQUEMIN. – Oui, mais c'était un mariage intéressant. À propos de mariage, je t'ai présenté Guy Montrenard ? C'est mon fiancé, et le compagnon de monsieur Poujol.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je le connais déjà, tu sais. Vous aussi d'ailleurs, monsieur Poujol, je vous connais.

POUJOL. – Ah oui ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – J'étais au Grand Théâtre hier soir.

GUY MONTRENARD. – Et ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Vous n'obtiendrez rien de cette manière. Si ce n'est la prison.

TIPHAINE. – Alors qu'est-ce qu'on doit faire ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Attendre. La réforme des prud'hommes finira bien par se faire. Vous avez dû recevoir une convocation pour les élections de vos représentants, non ?

JEANNE CHAPAZ. – Seuls les chefs d'atelier qui ont au moins quatre métiers peuvent voter.

MONNET. – Ils cherchent à nous diviser entre les riches et les pauvres. Mettre les chefs d'atelier riches de leur côté.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je pense surtout qu'ils ont peur des tentatives agitatrices de la marge la plus précaire des chefs d'atelier. Et ce que vous avez fait hier au théâtre n'est pas de nature à les rassurer.

GUY MONTRENARD. – Selon vous, il faudrait qu'on se tienne tranquilles pour ne pas leur faire peur ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Monsieur Montrenard, il paraît que certains compagnons s'organisent en une société indépendante, et qu'ils se nomment les ferrandiniers.



GUY MONTRENARD. – Il paraît.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Vous en faites partie?

GUY MONTRENARD. – Vous pensez que je vais raconter ça à un négociant?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Vous me prenez pour un commissaire de police?

GUY MONTRENARD. – Vous en avez l'allure en tout cas.

TIPHAINE. – Je suis désolé Guy, je ne comprends pas pourquoi vous créez une société des compagnons indépendante des chefs d'atelier... Les compagnons et les chefs d'atelier ont les mêmes intérêts.

GUY MONTRENARD. – Pas toujours.

POUJOL. – Vous touchez la moitié du prix de façon. Mécaniquement, si on gagne plus, vous aussi.

GUY MONTRENARD. – Avant d'être chez vous, je travaillais pour Frémion. Il a obtenu une augmentation de la part du négociant qui l'occupe. Mais il l'a fait inscrire sur son livret comme un bonus. Ça lui permettait de ne pas la répercuter sur mon salaire. C'est par un commis du négociant que j'ai été mis au courant. Frémion ne comptait pas me faire profiter de l'augmentation.

JEANNE CHAPAZ. – Tu sympathises avec les commis des négociants toi?

GUY MONTRENARD. – Pourquoi pas?

TIPHAINE. – Dans le dos de ton chef d'atelier?

LISSETTE JACQUEMIN. – Ce qui vous choque dans cette affaire, c'est que Guy ait parlé avec un commis?

GUY MONTRENARD. – En tout cas, c'est bien la preuve que les compagnons doivent être représentés en tant que tels. Il y a des abus qui les concernent spécifiquement. Chez les mutuellistes, vous n'acceptez que les chefs d'atelier non?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Vous faites partie de la société mutuelliste, monsieur Poujol?

POUJOL. – Nous y sommes entrés en observation, avec mon ami Tiphaine. Mais je ne pense pas qu'ils vont nous y admettre définitivement.

MONNET. – Pourquoi ?

POUJOL. – On est un peu trop chauds pour eux. L'action d'hier, par exemple, ils étaient pas d'accord.

TIPHAIN. – Sauf que si ça accélère la réforme, ils n'oublieront pas de s'en vanter !

POUJOL. – Il y a de ces conservateurs chez les mutuellistes. Ils mangent dans la main des négociants.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Ne parlez pas des négociants comme s'il s'agissait d'un bloc homogène. Nous ne sommes pas tous les mêmes.

LISETTE JACQUEMIN. – Il y en a qui sont honnêtes. Mais ce n'est pas la majorité du genre.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Tu mets ton oncle dans la bonne moitié ?

LISETTE JACQUEMIN. – Je ne sais pas comment tu es dans le travail, tu ne nous confies pas d'ouvrage.

JEANNE CHAPAZ. – Vous ne faites pas travailler votre famille, monsieur Jacquemin ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – En ce moment, la conjoncture est difficile. Je ne veux pas les faire tisser à un tarif trop bas.

GUY MONTRENARD. – Alors que les autres, ça vous dérange pas ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je pratique les prix courants. Pas moins.

GUY MONTRENARD. – Pas plus. Personne n'en vit.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Bien. Je pense que je suis resté assez longtemps ici. (*à Gérard*) Tu m'accompagnes ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Si tu veux.

## IV

*Sur le pas de la porte.*

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Gérard, fais attention à ce Poujol. Il n'y a rien de bon à gagner dans ces histoires de mutuellisme.

GÉRARD JACQUEMIN. – Il n'y a aucun risque pour qu'ils m'y acceptent de toute façon.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Et puis ce Montrenard, il est dangereux. Ne laisse pas Lisette trop près de lui. Tu devrais l'envoyer en apprentissage ailleurs, pour l'éloigner.

GÉRARD JACQUEMIN. – Ne t'inquiète pas.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Si je m'inquiète. On a connu un bain de sang il y a quelques mois. Certains négociants sont féroces, ils veulent leur revanche. Il suffira d'un rien pour déclencher des combats. C'est une connerie de créer des sociétés secrètes. On va s'en sortir autrement.

GÉRARD JACQUEMIN. – C'est qui on ? Les négociants ou les chefs d'atelier ?

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Toi et moi. La famille. Il faut que je grossisse encore un peu, ma maison est fragile. J'essaie de gagner en influence en me présentant au conseil des prud'hommes. Bientôt je pourrai te prendre en associé. On installerait Pierre comme chef d'atelier. Il ne travaillerait que pour nous.

GÉRARD JACQUEMIN. – C'est peut-être impossible à comprendre pour toi, mais je l'aime mon métier.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je sais.

GÉRARD JACQUEMIN. – Tu as toujours voulu fuir l'atelier et tu te conduis comme si tu en avais honte. Mais moi, j'aime ça le tissage, j'ai pas envie d'aller te servir de commis.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Je n'ai pas dit ça.

GÉRARD JACQUEMIN. – Maintenant laisse-moi, il faut que j'aille finir ma pièce pour Framinet. J'irai lui porter cet après-midi.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – C'est Lisette qui négociera ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Oui.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Elle le fait dans la cage ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Non, souvent il la fait entrer au magasin.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Tu n'entres pas avec elle ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Non.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Tu sais ce qui se dit de Framinet ?

*Un temps d'hésitation de la part de Gérard.*

GÉRARD JACQUEMIN. – Ça suffit Édouard, tu te méfies de tout le monde... Tu vis dans un monde d'ennemis.

ÉDOUARD JACQUEMIN. – Le monde est fait d'ennemis. C'est parce que je ne l'oublie jamais que je suis arrivé là où j'en suis. Les temps qui s'annoncent sont difficiles. Il faut qu'on se tienne à l'écart des passions.

GÉRARD JACQUEMIN. – Au revoir.

## V

*Chez les Poujol, Pierre chante en s'accompagnant à la guitare.*

PIERRE JACQUEMIN

Prolétaire! voici le jour!  
C'est assez dormir : le temps presse.  
Le travail doit avoir son tour.  
Pour toi le repos c'est paresse,  
C'est paresse!  
Quand le riche sommeillera  
Pendant la matinée entière,  
Ton bras endurci gagnera  
Tout juste le pain nécessaire  
Pour alimenter ta misère!...  
Allons, sème, bon prolétaire;  
C'est l'oisif qui récoltera.

## VI

LABORY. – Chacun des trois personnages que j'ai présentés au lecteur est indispensable aux deux autres. Le lecteur en conclura que chacun, soucieux de préserver ses intérêts, travaille à établir avec les autres une relation fondée sur le respect.

Je suis au regret d'avoir à dire que ce n'est pas le cas. Les négociants semblent avoir à cœur d'humilier le chef d'atelier et de lui faire comprendre qu'il ne peut se considérer comme leur égal.

La dénonciation de ces abus est d'ailleurs à l'origine de la création du journal que vous tenez entre vos mains et dont j'ai l'honneur d'être le gérant.

L'un des symboles des humiliations subies par les chefs d'atelier, c'est ce qu'on appelle la cage. La cage, c'est cette pièce minuscule où les chefs d'atelier viennent livrer leur tissu, ou retirer la soie et les modèles que les négociants leur confient. Imaginez vous, chers lecteurs, que les travailleurs attendent parfois trois ou quatre heures avant que le commis de leur négociant veuille bien recevoir leur pièce.

## VII

*La « cage » chez un négociant ; le lieu où les chefs d'atelier attendent l'ouvrage, ou se font payer les pièces qu'ils ont tissées.*

*Lisette et Gérard entrent dans la cage, qui est déjà pleine. Six ou sept chefs d'atelier sont présents. Le commis fait des allers-retours devant eux, sans leur prêter attention.*

*Un silence.*

LISETTE JACQUEMIN. – Vous attendez depuis combien de temps vous ?

CHAPEAU. – Deux heures.

SIMONET. – C'est toujours pareil chez Framinet.

COISSARD. – Chez les autres aussi. C'est pas le pire.

*Le commis repasse devant eux.*

DEFANIS. – Eh ben il est pas pressé celui-là !

COMMIS. – Je peux l'être encore moins si vous voulez !

*Nouveau temps d'attente. Les chefs d'atelier se regardent entre eux.*

*Le commis revient.*

COMMIS. – Bon, c'est à qui ? Defanis, montre-moi ta pièce.

*Defanis tend une étoffe roulée au commis qui part avec vers l'arrière-magasin.*

COMMIS. – Je vais la peser.

DEFANIS. – Il y avait de la cire dans celle que...

*Il n'a pas le temps de terminer, le commis est déjà dans la pièce attenante où il pèse la pièce.*

*Defanis regarde les autres chefs d'atelier d'un air penaud.*

*Le commis revient.*

COMMIS. – Il manque un bon kilo dans ta pièce. Où il est passé ce kilo?

DEFANIS. – Quand j'ai récupéré les fils de trame, il y avait de la cire dedans. C'est la dévideuse qui fait ça pour augmenter le poids.

COMMIS. – Pourquoi tu n'es pas venu nous le dire à ce moment-là?

DEFANIS. – Je me suis mis à tisser.

COMMIS. – C'est des conneries cette histoire de cire. Tu t'es gardé un peu de soie de côté c'est ça?

DEFANIS. – Non, c'est la dévideuse.

COMMIS. – Bon, on avait dit combien ?

DEFANIS. – Un franc vingt l'aune.

COMMIS. – Alors ce sera un franc dix. Passe voir le caissier à côté.

DEFANIS. – Pourquoi un franc dix?

COMMIS. – Il y a eu piquage d'once.

DEFANIS. – C'est faux. Laisse-moi entrer au magasin, on va parler de ça à côté.

COMMIS. – Pourquoi? On est bien là.

DEFANIS. – Je veux en parler au magasin.

COMMIS. – Et moi j'ai autre chose à faire. Regarde tous ces gens qui attendent. Allez, va récupérer tes sous auprès du caissier et laisse-moi travailler.

*Il repart avec la pièce.*

DEFANIS. – Quelqu'un a du tabac ici? (*Un chef d'atelier tend un paquet de tabac au chef d'atelier qui se roule une cigarette en maugréant.*) Faut arrêter de travailler pour ce bâtard de Framinet. Vous savez qu'il a tué des gens en novembre! Il était dans la garde nationale montée Saint-Sébastien. Et ce morveux qui se croit permis de nous parler comme à ses domestiques.

Framinet assassin!

*Il s'éclipse. Le commis arrive.*

COMMIS. – Qui a crié ça?

SIMONET. – Personne. Mais vous comptez nous faire attendre combien de temps?

COMMIS. – Le temps qu'il faudra.

LISETTE JACQUEMIN. – Il est là Framinet?

COMMIS. – Il est occupé Framinet.

LISETTE JACQUEMIN. – Dites-lui que Lisette Jacquemin est là.

COMMIS. – Tu crois que ton nom ouvre toutes les portes?

LISETTE JACQUEMIN. – Celle-là peut-être, en tout cas.

*Le commis repart au moment où entrent dans la cage Labory et Martinon.*

MARTINON. – Bonjour messieurs.

LABORY. – Bonjour à tous. Permettez-nous de vous déranger quelques instants. Je suis monsieur Labory et voici monsieur Martinon. Vous êtes au courant des élections qui ont lieu la semaine prochaine, pour élire vos représentants au conseil des prud'hommes?

MARTINON. – Nous nous y présentons. Est-ce que je peux vous demander dans quelle section vous travaillez?

CHAPEAU. – La troisième.

COISSARD. – Deuxième.

SIMONET. – Quatrième.

GUILLAUME. – Sixième.

GÉRARD JACQUEMIN. – Première.

MARTINON. – Ah. Et quel est votre nom?

GÉRARD JACQUEMIN. – Jacquemin.

MARTINON. – Vous êtes maître tisseur?

GÉRARD JACQUEMIN. – Oui.

MARTINON. – Moi je suis Martinon. C'est dans votre section que je me présente.

LABORY. – Et moi je suis monsieur Labory. Je me présente dans la cinquième section. Personne n'est de la cinquième ici?

LISETTE JACQUEMIN. – Ne vous fatiguez pas, on n'a que trois métiers. On ne peut pas voter.

MARTINON. – Vous ne pouvez pas voter, mais vous pouvez parler. Vous avez des voisins non?

GUILLAUME. – Vous voulez qu'on vous fasse la réclame?

MARTINON. – Pourquoi pas ? Pour les chefs d'atelier qui n'ont pas le droit de voter, ce serait une façon de peser dans les débats. Faire comprendre aux électeurs que leurs suffrages représentent bien plus qu'eux-mêmes.

SIMONET. – Et pourquoi il faudrait voter pour vous ?

LABORY. – Pour nous ou pour d'autres qui pensent comme nous, peu importe. Le plus important, c'est d'aller au conseil avec des idées claires. C'est pareil pour les autres, dans vos sections respectives.

Nous faisons partie du journal *L'Écho de la Fabrique*, vous en avez entendu parler ? Nous voulons obtenir le tarif. On nous l'avait accordé en octobre, on nous l'a supprimé en novembre, on réclame son retour. En ce moment, des ouvriers qui travaillent crèvent de faim.

COISSARD. – On sait, on sait.

LABORY. – Ensuite, nous voulons une jurisprudence fixe et claire. Nous dressons la liste des abus qu'il faut abolir. Si vous voulez nous aider...

GENET. – Pour moi, le nerf de la guerre, c'est l'amortissement des montages de métier. On engage des frais pour un tissu et si les négociants ne nous commandent pas assez, on a travaillé à perte.

MARTINON. – Oui, ça on l'a noté.

COISSARD. – Il y a les tirelles aussi. Certaines maisons ne les paient toujours pas. Tous les essais sont à notre charge.

SIMONET. – Moi je connais des cas d'abus en écriture. Des chefs d'atelier qui découvrent sur leur livre les chiffres raturés par le commis pour changer le prix à la baisse.

LABORY. – Nous avons entendu des cas de ce genre. Ce que nous proposons, c'est d'imposer que les sommes soient écrites en toutes lettres sur les livres de comptes. Cela empêcherait qu'on les corrige après coup.

SIMONET. – Il y a les paiements à jour fixe. Dans certaines maisons, le caissier ne vient qu'un jour par semaine. On perd une demi-journée à rendre sa pièce, et il faut revenir attendre une demi-journée pour se la faire payer.

GUILLAUME. – Ajoutez les délais courts. Certains tisseurs se tuent à travailler de nuit. Sans un sou de plus.



CHAPEAU. – Au contraire, on leur retire de l'argent parce qu'il y a forcément des défauts.

LISETTE JACQUEMIN. – Pourquoi le conseil des prud'hommes abolirait ces abus? Dans le conseil, il y aura plus de négociants que de chefs d'atelier, non?

LABORY. – Un de plus, oui. Parmi ces négociants, on doit espérer que certains voteront parfois avec nous. Les négociants honnêtes souffrent de la concurrence déloyale que leur font ceux qui abusent de leurs ouvriers. Mais pour pouvoir profiter de ces dissensions, le bloc des prud'hommes-chefs d'atelier doit avoir un objectif clair. Sans être dans l'opposition systématique, ça nous desservirait.

GÉRARD JACQUEMIN. – Comment vous avez dit que vous vous appelez?

MARTINON. – Martinon.

GÉRARD JACQUEMIN. – J'en parlerai à mon voisin de palier. Poujol. Il a quatre métiers lui.

COMMIS. – Martinon, Labory, on n'attend pas de pièces de vous en ce moment!

MARTINON. – Nous parlons avec monsieur Jacquemin.

COMMIS. – Vous me ferez le plaisir de lui parler ailleurs, ce n'est pas un salon ici.

LABORY. – Vous nous entassez dans des cages et en plus vous nous surveillez?

COMMIS. – Si vous n'êtes pas venu livrer une pièce ou récupérer de la matière, dehors.

LABORY. – Je vais pas me laisser parler comme ça par un gamin. C'est pour apprendre le métier de négociant que tu t'entraînes à nous traiter comme de la merde?

COMMIS. – Merci de me vouvoyer, Labory.

LABORY. – Pourquoi il n'a pas encore changé sa cage Framinet? Si le choléra atteint Lyon, ces pièces vont devenir des chambres d'insalubrité de la maladie.

COMMIS. – Eh bien on verra quand le choléra sera là. Lisette Jacquemin, le patron est disponible.

LISETTE JACQUEMIN. – J'y vais. À tout à l'heure papa.

*Lisette prend la pièce de tissu. Martinon la regarde sortir puis se tourne vers Gérard.*

MARTINON. – Vous la laissez négocier seule ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Elle est forte pour ça. Depuis toujours. Elle a le sens du commerce.

MARTINON. – Elle négocie avec Framinet lui-même ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Oui, en général.

MARTINON. – En votre absence ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Elle préfère. Elle dit que je fais foirer les négociations.

LABORY. – Jacquemin, vous connaissez la réputation de Framinet ?

GÉRARD JACQUEMIN. – Non, mais je connais celle de ma fille. Et j'aimerais que vous vous absteniez de tout sous-entendu à son sujet.

## VIII

*Dans le salon de Framinet. Lisette est en débardeur tandis que Framinet se rhabille.*

LISETTE JACQUEMIN. – Dis Frami, tu es au courant qu'il y a quinze bougres qui s'entassaient dans ta cage ?

FRAMINET. – Je ne les force pas à tous venir le même jour.

LISETTE JACQUEMIN. – Il y a des maisons qui ont supprimé les barreaux. Pourquoi tu les laisses ? Pour le plaisir de nous traiter comme du bétail ?

FRAMINET. – J'ai pas envie que le *Courrier de Lyon* se foute de ma gueule. D'un négociant qui avait supprimé la cage, ils ont dit : il n'a qu'à inviter ses domestiques à sa table pendant qu'il y est !

LISETTE JACQUEMIN. – Toi tu fais bien pire qu'inviter un domestique à ta table.

*Framinet se penche sur Lisette et l'embrasse dans le cou.*

FRAMINET. – Bien pire ou bien mieux ?

*Lisette se détache de lui.*

LISETTE JACQUEMIN. – Ça suffit. Ou alors on passe à un franc trente l'aune !

FRAMINET. – Tu es la seule fille qui s'achète au mètre. Tu n'as pas peur que ton père se fâche ?

LISETTE JACQUEMIN. – Mon père fera tout pour réussir à ne pas s'en rendre compte. Il n'a aucune envie d'avoir à te casser la gueule.

FRAMINET. – Ni moi de l'envoyer en prison.

LISETTE JACQUEMIN. – Tu les trouves bien ses tissus ?

FRAMINET. – Mon commis me dit que ça ne vaut pas le franc vingt. Il y a toujours un peu à reprendre dessus.

LISETTE JACQUEMIN. – C'est un trou du cul ton commis.

FRAMINET. – Il est jeune.

LISETTE JACQUEMIN. – Il humilie des petits vieux, tu verrais la jouissance qu'il y prend !

FRAMINET. – Il faut de la poigne pour tenir tête à tout ce monde.

LISETTE JACQUEMIN. – C'est pas ça : il veut nous faire sentir que nous ne valons rien. Les chefs d'atelier, c'est l'élite de la classe ouvrière. Les commis, c'est l'entrée de gamme de la bourgeoisie. Il ne faudrait pas que les deux classes se touchent par leurs bords, ça donnerait des envies à certains. C'est au commis que revient la mission de maintenir le fossé infranchissable.

FRAMINET. – Toi tu le franchis bien le fossé.

LISETTE JACQUEMIN. – Parce que tu es faible et bête.

FRAMINET. – Et un peu amoureux, tu sais.

LISETTE JACQUEMIN. – Ça, c'est ton problème Frami. C'est mon corps que tu paies à l'aune, pas le reste.

FRAMINET. – Tu m'accompagnerais un jour dans un dîner en ville ?

LISETTE JACQUEMIN. – Tu deviens fou mon pauvre vieux...

## IX

*Salle de rédaction du journal L'Écho de la Fabrique.*

JULES FAVRE. – « Je ne vous demanderai pas de me suivre, chers lecteurs, dans ces salons honteux, dans ces arrière-boutiques suspectes où des femmes de canuts, où des filles de canuts, à l'abri des regards, cèdent aux hommes qui les achètent.

Voilà jusqu'où va l'humiliation des chefs d'atelier par les négociants. La révolution qui a mis au pouvoir notre roi-citoyen nous a fait une promesse de liberté et d'égalité. Il tient à nous d'en permettre la réalisation concrète.»

Voilà messieurs. Qu'est-ce que vous en dites?

FALCONNET. – Formidable. Merci monsieur Favre. Pour un premier article, c'est intéressant.

PARNIEU. – Vous avez pas peur qu'un tel article détériore encore la réputation des ouvrières?

BERGER. – Si c'est la vérité, il faut en parler.

PARNIEU. – C'est une vérité minoritaire.

MARTINON. – Ce qui m'inquiète, c'est qu'on ajoute à l'humiliation des chefs d'atelier dont les femmes ou les filles se soumettent à ce genre de pratique.

CHASTAING. – Moi c'est à ces femmes que je pense, pas à leurs pères ou leurs maris. D'autant que ce sujet ne concerne pas seulement les femmes ou les filles de canuts. Les ovalistes, les remetteuses, les ourdisseuses, les dévideuses sont souvent des femmes seules, qui subissent largement des abus.

RIBOULOT. – Je ne pense pas qu'il faille ouvrir ce sujet. La question des abus sexuels, il faut l'aborder sous l'angle du tarif, pas sous celui des mœurs. Les négociants nous paient un tarif insuffisant pour que l'on vive de notre travail. D'où le fait que certaines familles de canuts soient condamnées à ces dérives affreuses.

FALCONNET. – Nous sommes un journal d'émancipation et l'émancipation ne doit pas être seulement matérielle, mais aussi morale.

LABORY. – Je pose la question du contexte : les élections ont lieu la semaine prochaine, ce n'est pas le moment de froisser l'honneur des chefs d'atelier.

RIBOULOT. – Tu as peur pour ton élection?

LABORY. – Pas la mienne. Je crains pour les idées qu'on a besoin de voir défendre aux prud'hommes. Nous sommes tous d'accord sur le fait que ce sont des mutuellistes qui doivent être élus conseillers prud'homaux. En tant que mutuellistes, on est organisés, on réfléchit depuis longtemps sur l'amélioration de la Fabrique. Or, tout le monde

sait que le journal est intimement lié au mutuellisme. Si nos articles froissent les chefs d'atelier, ils risqueront de ne pas voter pour nous.

FALCONNET. – Alors je propose que la publication de cet article soit remise au numéro qui suivra l'élection. Qu'est-ce qu'on avait comme proposition à part ça ?

BESSON. – Je voulais vous proposer un article sur le choléra. J'ai pu m'entretenir avec un membre du comité médical de la ville de Lyon, qui m'a fait part des recommandations sanitaires à l'intention des classes populaires. Je vous lis ce que j'en ai noté. « On doit balayer les appartements, et les débarrasser de toute espèce d'immondices, des linges sales qui les encombrent et répandent des exhalaisons malsaines. On évitera d'y nourrir des poules, des pigeons, des tourterelles, des lapins, des cochons de mer. Dans les maisons qui ont des écuries, on enlèvera le fumier tous les trois ou quatre jours. On tiendra les latrines propres et bouchées. »

LABORY. – De nouveau, je suis désolé d'insister, est-ce qu'on ne risque pas de renvoyer l'idée que les ouvriers de la soie sont sales et négligents ?

CHASTAING. – Tu es obsédé par l'image qu'on renvoie des canuts.

LABORY. – C'est important ! Ça se dit chez les négociants que nous sommes sales. Notre journal doit être une source de fierté pour les ouvriers lyonnais. Je connais beaucoup de chefs d'atelier qui se sentiraient humiliés par de telles recommandations.

RIBOULOT. – Oui, des chefs d'atelier prospères et aisés, comme toi. Mais on s'adresse pas seulement à l'aristocratie ouvrière. Si on s'interdit d'évoquer les difficultés des ouvriers pauvres, sous prétexte que ça abîme la dignité des ouvriers riches, on manque notre mission.

FALCONNET. – Termine ton article Besson, et on verra ce qu'on en fait. De toute façon, le prochain numéro sera en grande partie réservé à l'analyse du résultat des élections prud'homales.

MARTINON. – À ce propos, Labory et Falconnet, au cas où on serait élus, vous avez réfléchi à la position que vous souhaiterez occuper vis-à-vis du journal ? Nous pourrions continuer à siéger dans le comité de rédaction, mais est-ce qu'il serait juste que vous restiez rédacteurs en chef et gérants ?

RIBOULOT. – Il sera important que le journal tienne des comptes-rendus du conseil des prud'hommes. On nous accuserait de manquer d'objectivité à ce sujet si le journal était encore dirigé par des conseillers prud'homaux.

FALCONNET. – Je m'étais dit la même chose, oui. Vous avez quelqu'un en tête pour nous remplacer?

BERGER. – À vrai dire, Marius Chastaing et moi-même on avait envie de se proposer. Lui à la rédaction en chef et moi à la gérance.

CHASTAING. – Je serais très honoré de tenir les rênes de notre journal.

LABORY. – J'ai beaucoup aimé tes articles du mois dernier sur l'égalité sociale. Mais j'ai quelques réserves, tout de même. Tu as tendance à nous emmener sur des terrains politiques, à la lisière de ce que nous avons le droit d'évoquer.

JULES FAVRE. – Bien entendu, vous choisirez la personne qui vous convient. Mais en tant qu'avocat du journal, je me dois de vous rappeler que vous n'avez pas les moyens de payer le cautionnement qui donne le droit de parler de sujets politiques. Par conséquent, une politisation du journal pourrait vous valoir des poursuites judiciaires.

BERGER. – Ne vous inquiétez pas, nous y veillerons.

MARTINON. – Moi ce qui me gêne, c'est que tu n'es pas tisseur.

BERNARD. – Ce ne serait pas mieux que le journal soit dirigé par l'un d'entre nous?

PARNIEU. – Toi par exemple!

BERNARD. – Je ne disais pas ça pour ça. Cela dit, si vous me le proposiez, j'accepterais.

LABORY. – Ah oui, tu serais formidable Bernard!

BERNARD. – C'est vrai que je représente le mutuellisme.

RIBOULOT. – Oui, mais depuis sa position à la fois extérieure et intérieure, Chastaing voit des choses que nous ne voyons plus.

JULES FAVRE. – Je propose que nous votions. Qui appuie la candidature de messieurs Berger et Chastaing?

*(une majorité de mains se lève)*

Une majorité absolue s'est exprimée. Je vous en félicite, messieurs.

LABORY. – Aussi étonnant que ça puisse paraître, nos destins sont liés à présent. Vous avez intérêt à ce que nous soyons élus au conseil des prud'hommes.

Bien que j'ai adoré assumer la fonction de gérant, j'espère qu'il s'agit de la dernière réunion du journal que je préside, car cela voudrait dire que j'ai été appelé à défendre nos intérêts au conseil des prud'hommes. Aussi, pour clôturer le vote, je vous propose que nous entonnions ensemble la profession de foi des mutuellistes.

Tous

*(à l'unisson)*

En tant que mutuellistes / nous nous engageons :

À pratiquer l'équité / l'ordre / et la fraternité

À rejeter l'égoïsme / le libertinage / l'ivrognerie / et la brutalité

À détruire les abus / dans la Fabrique / et dans les ateliers

À unir nos efforts pour obtenir un salaire juste

À indiquer tout ce qui concerne notre industrie

À éviter de nous faire concurrence

À partager notre instruction

À nous prêter mutuellement main-forte / dans la maladie / dans le chômage / dans la vieillesse / et dans la mort

TRAVAILLEURS!

Notre droit / il est de vivre / en travaillant!

TRAVAILLEURS!

Longtemps courbés sous le poids de l'égoïsme / longtemps flétris par la misère / nos cœurs s'ouvrent enfin à l'espoir d'un monde meilleur!

TRAVAILLEURS!

TRAVAILLEURS!!

TRAVAILLEURS!!!

FIN DU PREMIER TABLEAU

Contre l'avis des actionnaires, vous avez fait appel d'une décision clémente dont vous auriez dû vous contenter. Ton imprudence est dangereuse Chastaing. Tu mobilises des ouvriers qui seront la chair à canon des émeutes que tu auras suscitées.

FALCONNET. – Notre seule chance est l'amélioration pas-à-pas. C'est ce qu'on fait aux prud'hommes et on aurait aimé y être soutenus.

BERGER. – Falconnet, en ton âme et conscience, tu penses que le conseil des prud'hommes a la moindre chance de réussir sa mission?

FALCONNET. – On essaie.

BERGER. – Je le sais. Mais est-ce que ça suffit? Est-ce qu'on peut dire à la classe ouvrière : ne vous inquiétez pas, ils essaient?

CHASTAING. – Il se passe des choses dans ce pays. Toutes les semaines une nouvelle grève. Il faut accompagner ce mouvement. Parler non plus au nom d'une industrie particulière, mais en celui d'une classe toute entière.

MARTINON. – Et se montrer solidaires des ferrandiniers? L'autonomie politique des compagnons menacerait l'équilibre de la Fabrique.

LABORY. – Au conseil des prud'hommes, les ferrandiniers ne se sont pas soulevés seulement contre les négociants. C'est aussi contre les chefs d'atelier qu'ils en avaient. Nous serons balayés par les forces politiques que vous aurez encouragées.

CHASTAING. – Vous refusez la convergence des luttes avec les autres travailleurs parce que cela donnerait des ailes au combat de vos ouvriers. Politiquement, nous sommes au moment de vérité.

LABORY. – Tu es dogmatique.

CHASTAING. – La classe dominante nous fait la guerre, de manière systématique. Elle s'offre le luxe de ne pas le savoir elle-même. Nous n'obtiendrons rien si nous refusons de le voir et de le dire.

Il y a une lutte des classes. Ce n'est pas nous qui l'avons initiée, mais nous devons accepter d'en être des combattants.

JULES FAVRE. – Puisque deux choix très nets se dessinent, nous pourrions prendre l'opinion des actionnaires du journal ici présents. Je propose de soumettre au vote les deux motions. Chastaing, quelle formulation proposez-vous pour défendre votre ligne?



CHASTAING. – Accompagner le grand mouvement de rénovation et de structuration de la classe ouvrière. Et pour nous en donner les moyens, ouvrir une souscription pour le paiement du cautionnement.

JULES FAVRE. – De l'autre côté, qui veut proposer une formulation?

LABORY. – Nous souhaitons que ce journal continue sa mission, dans le pluralisme et la modération, et pour cela nous jugeons que le départ de son rédacteur en chef est devenu indispensable.

CHASTAING. – C'est ça ta motion?

BERNARD. – Oui. Nous demandons ton départ.

CHASTAING. – Si ma motion l'emporte, je n'aurai pas la bassesse de demander le vôtre.

JULES FAVRE. – Je propose que nous passions au vote. Qui veut adopter la première motion?

*Des mains se lèvent. Dont Falconnet.*

BERNARD. – Falconnet, tu changes de camp?

FALCONNET. – Si l'alternative est le départ de Chastaing, alors je me range de son côté. Je veux pouvoir discuter les options qu'il adopte, pas le faire taire.

JULES FAVRE. – Bien. Passons au deuxième vote. Qui approuve la motion proposée par monsieur Labory?

*D'autres mains se lèvent. Pas les mêmes.*

JULES FAVRE. – Les votes sont formels. Il ne nous reste qu'à vous remercier, monsieur Chastaing, pour la vigueur et le dévouement dont vous avez fait preuve pour défendre les...

CHASTAING. – Est-ce que je peux diriger un dernier numéro?

LABORY. – Tu n'es plus rédacteur en chef. La réponse est non.

CHASTAING. – Nos lecteurs vous demanderont des comptes sur mon départ.

LABORY. – Tu te crois si apprécié? Les lecteurs tiennent à notre unité. C'est elle que nous préservons en t'écartant.

BERGER. – Je pars avec Chastaing.

FALCONNET. – Si Berger part, je m'en vais également.

MARTINON. – Messieurs, personne ne vous chasse. Mais si vous

tenez à imposer un rédacteur que nos votes ont mis en minorité, personne ne vous retient.

*Chastaing, Berger et Falconnet se lèvent et quittent la réunion.*

LABORY. – C'est avec reconnaissance et tristesse que nous annonçons à nos lecteurs le changement de direction à la tête de *L'Écho de la Fabrique*. Nous confions la rédaction du journal à un chef d'atelier, reconnu de tous, membre de la première loge des mutuellistes : monsieur Bernard.

BERNARD. – Ce journal reviendra à la mission principale que lui avaient assignée ses fondateurs : la mission d'indication. Ainsi chaque ouvrier deviendra-t-il un agent rationnel capable de prendre les bonnes décisions pour lui-même.

LABORY. – Dans cet ordre des choses, les mutuellistes doivent être considérés comme des locomotives, qui tirent derrière eux la Fabrique, et dont la prospérité ruissellera vers les autres ouvriers.

## II

CHASTAING. – Puisque *L'Écho de la Fabrique* est revenu à l'étroite spécialité dont nous avons cru devoir nous écarter, nous avons décidé de créer un nouveau journal.

Nous continuerons à y chroniquer les avancées au conseil des prud'hommes. Car c'est là que des ouvriers, en responsabilité, ont la possibilité de faire évoluer les pratiques de la Fabrique. Nous ne réclamons pas des bourgeois qu'ils nous accordent des droits. Nous travaillons à nous les accorder à nous-mêmes.

Mais nous ouvrirons aussi nos colonnes à l'expression d'une colère plus fruste, qu'il faut accompagner, et non condamner. C'est faute d'avoir su l'entendre que cette colère a fini par se retourner contre un bien commun de la classe ouvrière.

L'émancipation des prolétaires ne peut être promulguée que par des hommes sortis de leurs rangs ; c'est folie ou trahison d'enseigner qu'une aristocratie puisse consentir à se suicider elle-même. Ainsi, nous ne nous contentons pas de dire : Tout pour le peuple ; nous ajoutons : Tout par le peuple.

C'est la raison pour laquelle, agrandissant notre cadre, nous donnons à notre nouveau journal un titre plus vrai.

Il s'appellera *L'Écho des Travailleurs*.

*Pendant le discours de Chastaing, un grand nombre d'ouvriers se massent autour de lui.*

*Dès qu'il a terminé, Pierre Jacquemin entonne L'ouvrier de Lyon, dont la foule reprend le refrain à l'unisson.*

PIERRE JACQUEMIN

Pour braver l'oppression (*tous répètent*)  
Courons sans crainte à la victoire (*tous répètent*)  
Se battant sans manger ni boire  
Voilà l'ouvrier de Lyon (*tous répètent*)  
Voilà voilà, voilà l'ouvrier de Lyon (*tous répètent*)  
Du côté de la Croix-Rousse  
Je vois un corps d'artisan  
Bientôt ils nous éclaboussent  
Et soldats et négociants  
Et l'ouvrier est vainqueur  
Et chacun sur l'humble pierre  
Vint verser larmes et fleurs (*tous répètent*)  
En mourant pour ses droits il mérita des pleurs (*tous répètent*)  
Pour braver l'oppression (*tous répètent*)  
Courons sans crainte à la victoire (*tous répètent*)  
Se battant sans manger ni boire  
Voilà l'ouvrier de Lyon (*tous répètent*)  
Tous  
Voilà voilà  
Voilà l'ouvrier de Lyon.

FIN



# FAIRE SON TRAVAIL

*François Hien*

## INTRODUCTION

La pièce *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)* a été écrite d'après les journaux tenus par les canuts – les ouvriers de la soie lyonnaise – entre les années 1831 et 1835 : le plus connu, *L'Écho de la Fabrique* : mais aussi celui qui fut, à partir de l'automne 1833, son concurrent : *L'Écho des Travailleurs*; enfin les journaux plus ou moins éphémères recréés après la révolte de 1834 dans un contexte de harcèlement judiciaire de la presse indépendante : *L'Indicateur*, *La Tribune prolétaire*, *Le Nouvel Écho de la Fabrique* et *L'Union des Travailleurs*.

C'est grâce au remarquable travail d'édition en ligne mené par une équipe collective de l'ENS de Lyon, emmenée par le chercheur Ludovic Frobert<sup>I</sup>, que j'ai eu l'opportunité de lire l'intégralité de ces journaux, dans l'ordre, suivant l'histoire comme un feuilleton. Des milliers de pages écrites semaine après semaine par des hommes (et plus rarement des femmes) engagés dans une histoire en train de se faire. Je m'étais intéressé à la révolte des canuts en lisant le livre que leur a consacré Fernand Rude. Je l'envisageais sous un angle téléologique : la grande révolte prolétarienne du début du dix-neuvième, qui annonçait l'émergence de la conscience de classe. J'en avais une vision tout encombrée de perspectives historiques et d'horizons lointains; la lecture des journaux des canuts m'a ramené à l'immanence d'une Histoire en train de se faire, de se vivre; à la vision lacunaire des acteurs ignorant ce qui les attend, qui ne savent pas qu'ils vont perdre, et qui tentent, qui osent, qui espèrent. J'ai été gagné par l'excitation de ce présent qui déroule ses événements dans l'inconscience de ce qui suit.

À partir de ces textes, j'ai établi ce que nous avons appelé le « grimoire » : un document de 700 pages dans lequel j'avais sélectionné, classé, abrégé et annoté un grand nombre d'articles tirés des journaux de canuts; ce grimoire, un seul des participants de nos ateliers

I À partir de 2004, l'équipe de l'ENS « Écho de la Fabrique » a publié en ligne, chaque semaine, une édition critique d'un numéro du journal des canuts, à la date où il avait paru cent soixante-treize ans plus tôt. Ces publications sont restées en ligne et sont une mine d'or. Outre Ludovic Frobert, l'équipe était composée d'Alain Clément, Carole Boulai, Cyrille Ferraton, Serge Heiden, Simon Hupfel, Pierre Mounier, Samantha Saïdi.

l'a lu intégralement – ce qui était remarquable. Les autres ont picoré dedans, à la recherche d'un argument pour consolider leur position dans une improvisation, ou d'une précision sur le métier de leur personnage, grâce à une table des matières très précise. C'est dans ce grimoire que je puise moi-même pour rédiger le présent texte.

Adaptant pour écrire la pièce cet immense corpus journalistique, j'ai voulu le considérer comme une œuvre, un grand roman, dont il me fallait préserver un peu du style et de l'ampleur, dont je devais adopter les angles morts et les espérances. Cela m'a conduit à isoler les thèmes qui me semblaient saillants dans le corpus. Au fond, si l'ensemble de ces journaux était un vaste roman protéiforme, de quoi me parlerait-il principalement ? Il m'a semblé que la réponse était : des efforts successifs d'une classe de travailleurs pour améliorer leurs conditions de travail, en s'appuyant notamment sur deux institutions dont ils espéraient faire une sorte de bien commun (le journal ouvrier et le conseil des prud'hommes) ; de la progressive conscience de classe qui émerge à la faveur des affrontements avec certains négociants, hostiles aux avancées voulues par les canuts ; et de l'affrontement entre une tendance des ouvriers de la soie, désireuse de politiser le mouvement et de l'aligner sur les grandes luttes émergeant ces années-là, et une autre tendance plus conservatrice, soucieuse de maintenir la hiérarchie régnant dans la Fabrique.

Parallèlement, alors que s'élaborait le grand projet participatif qui nous conduirait à créer sur scène *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)*, j'ai proposé à mon camarade Arthur Fourcade de concevoir un jeu de rôle autour de cette histoire ; un jeu de rôle qui permettrait à tous les membres de notre projet d'entrer de façon ludique dans l'histoire des canuts, de la vivre à hauteur de canuts, de s'en créer des souvenirs personnels. Travail colossal, auquel Arthur s'est livré pendant le premier confinement, celui du printemps 2020. « Il s'agissait de donner de la consistance à notre futur groupe de travail, écrit-il aujourd'hui, en partageant les souvenirs d'une aventure imaginaire, d'une expérience commune, quoique fictive. Les souvenirs vrais d'une aventure fausse (ou l'inverse, peu importe). Et bien sûr, il fallait que ces souvenirs soient vraisemblables par rapport à l'histoire des canuts. » Pour élaborer ce jeu de rôle, Arthur s'est entouré de François Gorrisen, pour la conception des personnages et du récit, et d'Anabel Strehaiano, pour la conception graphique.

Tous trois ont comblé mon attente au-delà de ce que j'en espérais; la trame narrative qu'ils ont conçue, les personnages qu'ils ont imaginés sont peu à peu devenus des figures familières, réinterprétées par tous les joueurs successifs qui eurent l'occasion d'en proposer une incarnation. Ce jeu de rôle ayant été écrit avant la pièce, il est devenu évident pour moi qu'il me faudrait en reprendre certains des personnages, que de multiples occurrences du jeu de rôle avaient rendus très concrets à nos yeux : Gérard Jacquemin, le chef d'atelier sans le sou; ses enfants Pierre et Lisette; son frère Édouard, négociant installé depuis peu, à la conquête d'une bourgeoisie qui ne veut pas de lui; Poujol, le voisin de palier de Gérard, très politisé. Ces personnages, nous avons fini par les connaître intimement à force de les voir incarnés par des joueurs différents lors des séances du jeu de rôle. « En se passant les personnages, écrit Arthur, et sans pour autant communiquer entre eux, les joueurs les ont fait grandir. Par l'effet d'une étrange accumulation dont j'étais le seul témoin, j'ai vu ces personnages peu à peu se solidifier, se patiner, s'élargir. »

Pour écrire son jeu de rôle, Arthur s'est confronté à des questions de structure; la pièce que j'ai écrite ensuite est directement bénéficiaire des solutions qu'il a trouvées alors : « Comment faire pour montrer tous les aspects de la vie d'un groupe humain, tout en proposant un récit intéressant ? s'interroge Arthur. Comment concilier une logique d'exposition quasiment touristique avec une logique dramatique ? Pour répondre à cette question, je me suis inspiré des romans de Zola. Chaque chapitre de Zola nous introduit dans un lieu différent, tout en ménageant une logique de récit qui rend à peu près cohérente cette promenade presque documentaire. Et si Zola nous fait repasser par un espace déjà visité, c'est pour montrer que déjà, tout a changé, que quelque chose s'est dégradé, que le rapport de force s'est modifié. Suivant ce procédé, j'ai décidé que dans le jeu de rôle chaque étape du récit fonctionnerait comme un tableau : d'abord "l'atelier", le centre névralgique de la vie des Canuts. Puis "la cage", lieu d'échange avec les négociants, lieu de friction aussi, ainsi que d'humiliation. Enfin "le café", lieu de dialogue, d'association et de politisation. » La pièce est héritière du principe narratif décidé ici par Arthur, et dont le mérite lui revient : nous ne passons qu'une fois à chaque endroit, tous les fils narratifs s'entremêlent dans chaque tableau, avec des perspectives parfois renversées d'un tableau à l'autre.



Assez tôt, Arthur a choisi de situer le jeu de rôle pendant les journées insurrectionnelles de novembre 1831. J'ai cru un temps que la pièce ferait le même choix. C'était avant de lire l'intégralité des journaux des canuts, qui ne commencent à paraître qu'en octobre 1831 et nous offrent une documentation saisissante sur toute la période séparant les deux insurrections. J'ai donc choisi de situer la pièce dans l'entre-deux révoltes, et le jeu de rôle en est devenu une « préhistoire » : il permettait à nos participants d'acquérir une connaissance fine et en quelque sorte *personnelle* des journées qui avaient précédé le commencement de la pièce.

Ainsi *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)* n'est pas à proprement parler une pièce historique sur les canuts, dans laquelle j'aurais croisé des sources historiographiques diverses. C'est bien plutôt une pièce adaptée de deux œuvres préexistantes et née de mon émerveillement face à elles : d'une part les journaux tenus par les canuts ; d'autre part le jeu de rôle conçu par Arthur avec l'aide de François et Anabel. À ces deux sources s'en ajoute une troisième : les improvisations menées par un grand groupe de travailleurs et de travailleuses, non professionnels du spectacle, grâce à qui certaines des scènes ont émergé.

Accompagnant de près tout ce processus, mon amie Sabine Colларdey, professeur de philosophie et collaboratrice de la compagnie depuis plusieurs années, a organisé un cycle de conférences avec des historiens travaillant sur des questions que nous croisions sur notre chemin. Certains d'entre eux, spécialistes des canuts, nous ont fait l'amitié de lire la pièce. Ils m'ont appris que mon approche était parfois contestable historiquement ; qu'à trop donner crédit à la version des événements produite par les canuts en temps réel, sans recul, j'ajoutais foi à ce qui s'était révélé plus tard être des mythes ou des rumeurs. L'historien Alain Cottureau, notamment, a déconstruit certaines de mes certitudes sur les personnalités réelles dont j'avais fait des personnages de la pièce, exhibant des documents qui renversaient les perspectives. Je n'ai pas voulu retoucher la pièce pour autant : elle n'est pas œuvre d'historien ; les erreurs, les défauts de perspectives, ne sont pas les miens, je crois, mais ceux des canuts eux-mêmes, dont j'adapte la parole et dont j'épouse les points de vue ; ce sont aussi ceux que m'a dictés le processus particulier à la faveur duquel la pièce s'est écrite. J'y reviendrai plus bas.

L'entremêlement d'une source documentaire et d'une autre fictionnelle conduit à un curieux objet sur le plan de son rapport au réel; il m'a semblé intéressant que j'en fournisse un mode d'emploi. C'est l'un des objets du présent texte. Suivant l'ordre chronologique de la pièce, j'indiquerai ce qui est historique et ce qui ne l'est pas, mais aussi les raisons qui m'ont fait retenir tel ou tel épisode; j'indiquerai parfois par quelle méthode telle ou telle scène a émergé, sur base d'improvisations de nos artistes amateurs.

La pièce née d'un tel processus est d'essence collective. Certaines scènes résultent d'exercices proposés par mes collègues à partir du grimoire; des lignes de dialogue proviennent des improvisations menées avec nos interprètes; et bien qu'au final j'aie écrit cette pièce seul, ma patte d'auteur y domine peu. D'autant moins que pas un instant je n'ai cherché à «faire joli», par la langue. J'ai voulu faire une pièce limpide à ses interprètes; une œuvre d'éducation populaire, qui ne dédaigne pas d'être didactique par moment, et dont le contenu a été découvert et mis en récit par celles et ceux qui le portent au plateau. Je ne voulais pas de ces coquetteries stylistiques qui auraient été autant de points d'opacité dans une œuvre que j'espérais tout en «ligne claire».

Bien entendu, l'histoire de la littérature dramatique offre de nombreux exemples d'auteurs et de pièces qui réussirent à ne pas choisir entre la puissance du style et la restitution des enjeux historiques et politiques, voire à faire servir l'une par l'autre. Le Brecht de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* en est peut-être l'exemple le plus frappant; il permet en outre, en déplaçant dans un autre contexte l'histoire qu'il raconte, de la *dépayser*, ce qui produit un effet d'éclairage puissant. Je vois ce qu'on peut gagner à de tels décalages de langue et de contexte, auxquels notre pièce se refuse. Mais il est possible qu'on y perde aussi quelque chose, qui a moins trait à la littérature qu'à la fonction que se donne un tel théâtre : la transparence de l'œuvre à ceux qui la portent, à ceux qui la regardent – et si d'aventure ils empruntaient une capsule temporelle pour la découvrir, à ceux qui l'ont inspirée. Oui, il s'est agi de faire une pièce dans laquelle les canuts pourraient se reconnaître; une pièce qui ne prenne pas le risque de faire œuvre sur leur dos. Cela impose un rapport de littéralité de la pièce à sa source, un «premier degré».

Notre exigence de langue droite et courante nous a conduits à nous demander quelle place nous pouvions faire aux extraits de *L'Écho de la Fabrique* dans la pièce : au départ, je comptais en utiliser de larges passages, éblouissants quand on les découvre dans leur contexte. Mais peu à peu, à mesure que j'écrivais la pièce, elle expulsait d'elle les morceaux tirés des journaux et posés tels quels dans la fiction. Les canuts écrivent en une langue recherchée, pleine de tournures complexes. Or le reste de la pièce est rédigé dans un style si direct, fruit de nos improvisations, que ces extraits finissaient par apparaître ampoulés et poseurs – ce qu'ils ne sont pas. Paradoxalement, au cœur de la pièce, les mots des canuts constituaient une poche de moindre accessibilité ; de sorte qu'aucun des passages dans la pièce qui semble venu des journaux n'en est une reproduction fidèle. À chaque fois, j'ai réécrit, changé l'ordre des subordonnées, divisé des phrases en deux, supprimé des métaphores, et même remplacé du vocabulaire : certains mots nous sont devenus inaccessibles et constituaient un empêchement à une compréhension directe de la phrase ; nous leur avons cherché des équivalents contemporains, qui ne dénaturaient pas le sens.

La pièce *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)* ne fait donc plus entendre littéralement les mots des canuts. Il y eût à cela de bonnes raisons. Mais comment ne pas le regretter ? Le présent texte trouve peut-être là sa vraie raison d'être.

Car, au fond, si la pièce est aussi limpide que je le dis, ce texte devrait être inutile. C'est qu'il ne s'agit pas tant ici d'expliquer que de prolonger l'émerveillement causé par la découverte des journaux de canuts ; d'en proposer (enfin) des extraits à lire et de partager la fascination qu'ils exercent sur moi. Peut-être me suis-je astreint à ce long travail simplement pour le plaisir – une fois la pièce achevée – de m'immerger encore dans cette matière.

Ce texte se veut fidèle à la dimension d'éducation populaire qu'a revendiqué ce projet depuis son commencement : découvrir à plusieurs un trésor des archives, réfléchir ensemble à son intérêt pour notre temps, partager les réflexions qu'il nous inspire... Il peut se lire indépendamment de la pièce, ou parallèlement à elle, ou une fois sa lecture achevée. Et puisque des cercles militants, des syndicats, des groupes politiques nous ont fait l'honneur de voir la pièce et le plaisir de l'avoir appréciée, j'espère que ce texte – appendice

modeste et personnel d'un travail collectif de bien plus grande ampleur – pourra s'avérer utile à celles et ceux qui voudraient pousser plus loin leur usage de notre pièce.

## *PROLOGUE : UNE SOIRÉE AU GRAND THÉÂTRE*

En octobre 1831, les canuts avaient obtenu l'instauration d'un tarif, sous l'égide du préfet Bouvier-Dumolart; tarif finalement annulé par le gouvernement parisien au nom de la liberté du commerce; de cette injustice était née l'insurrection de novembre, réprimée dans le sang, mais finalement victorieuse. Les canuts avaient tenu la ville une semaine, fait régner l'ordre, avant d'en rendre les clefs, estimant leurs revendications abouties; une fois rétablie, l'autorité légitime avait annulé toutes les avancées obtenues par les canuts, tout en promettant, en compensation, une réforme du conseil des prud'hommes. C'est la mise en place de cette réforme que viennent réclamer les canuts un jour de représentation au Grand Théâtre, alors que le nouveau préfet, Gasparin, est dans la salle.

Gasparin est un homme de poigne, particulièrement dur; il a été nommé en remplacement de Bouvier-Dumolart parce que ce dernier avait été jugé trop faible en octobre 1831. C'est lui qui fera massacrer les canuts en avril 1834. Il a toujours une rue à son nom en plein centre-ville de Lyon, alors qu'aucun des ouvriers de cette histoire n'a droit à la moindre plaque. Jérôme Cochet, dans la pièce, lui prêtait sa stature.

Cette invasion au théâtre est imaginaire et n'a aucun fondement historique. Je voulais entamer la pièce de cette manière pour profiter de la salle où nous avons récréé le spectacle, en juin 2022 : la grande salle du théâtre des Célestins, qui date du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutes les classes sociales fréquentaient alors les théâtres, qui disposaient de multiples entrées, chacune desservant des escaliers différents, chacun desservant des balcons différents. Disposée à l'Italienne, la salle distribue spatialement les classes : les négociants les plus prestigieux au premier balcon (la Corbeille), les bourgeois au parterre, les classes moyennes au second balcon, les ouvriers au « poulailler ». Comment n'aurions-nous pas tiré parti d'une salle qui permettait de faire apparaître littéralement la différenciation sociale ?



# MILLE MANIÈRES DE BRACONNER<sup>146</sup>

*Marie Evreux*

<sup>146</sup> Titre emprunté à la belle formule de Michel de Certeau : « Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner », in *L'invention du quotidien : Arts de faire* (Gallimard 1990).

Ce texte est à la fois un récit chronologique du projet *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)*, et une tentative de réflexion sur les enjeux politiques et esthétiques des créations partagées. Les spectateurs de la pièce seront sans doute surpris de découvrir une histoire très antérieure aux représentations, faites de multiples détours. Le projet narré ici constitue en quelque sorte une préhistoire de la pièce qu'il m'importe de raconter, car c'est dans les plis du projet, dans les questions que nous nous sommes posées tout au long du processus, dans les difficultés auxquelles nous nous sommes confrontés, que se fondent les principes qui ont contribué à la réussite de la pièce, mais aussi l'intérêt de l'expérience sociale qui l'a nourrie.

Rares sont les projets qui suivent parfaitement l'intention initiale de leurs créateurs, mais plus rares encore les occasions de pouvoir approcher, *a posteriori*, l'histoire d'un processus de création auquel on n'a pas soi-même participé. Ce texte sera donc une tentative de dévoilement du processus créatif et de l'arrière-plan humain de la création *Échos de la Fabrique (La Révolte des canuts)*.

Je l'écris seule, alors qu'il est le fruit d'un travail éminemment collectif. L'avantage de l'écriture en solo est de pouvoir suivre tranquillement le fil de mes obsessions : comment articuler enjeux institutionnels et convictions personnelles ? Quelle gouvernance pour un projet véritablement partagé ? Comment le laisser nous échapper ? Comment faire savoir la puissance de l'aventure ? Comment la préserver, dans le temps ? Ayant cependant, par habitude professionnelle, la tentation permanente de concilier des enjeux irréconciliables, j'ai proposé à quelques camarades du projet de réagir au fil du texte et de livrer ce dialogue brut aux lecteurs. J'emprunte l'idée à Christine Avenir<sup>147</sup>, en espérant qu'elle permette de faire exister ici aussi un peu de cet élan collectif qui a guidé le projet<sup>148</sup>.

Pendant douze ans j'ai mené des projets de création « participatifs » avec mes camarades du pôle de développement culturel

147 Avenir Christine, *Féminispunk : le monde est notre terrain de jeu*, Zones, 2021.

148 Celles et ceux qui ont répondu à ma proposition et contribué dans les lignes ci-dessous sont : Clémentine Desgranges et Géraldine Favre, comédiennes et co-metteuses en scène de la pièce ; Sabine Collardey, professeure de philosophie, conceptrice du cycle de conférences organisé pour le projet ; Pauline de Boever, Céline Franchi et Philibert Varenne, participants amateurs au projet.

de l'Opéra de Lyon, des compagnons de route artistes et techniciens du spectacle vivant et parfois le concours des artistes de l'Orchestre, du Chœur et du Ballet. *Échos de la Fabrique* fait partie de ces projets. Ils sont l'une des traductions concrètes de la mission du pôle de développement culturel : faire de l'Opéra de Lyon un « opéra citoyen ». J'ai toujours pensé cette mission comme un double mouvement : œuvrer pour l'accessibilité – symbolique notamment – des œuvres et du lieu<sup>149</sup>, mais aussi œuvrer pour que l'Opéra sorte de ses murs, physiques et symboliques. C'est un travail modeste : nous sommes cinq salariés dans un Opéra qui en compte plus de quatre cents. C'est aussi un travail souterrain : la mission principale d'un Opéra national en France aujourd'hui reste la création et la diffusion de spectacles conçus et interprétés par des professionnels.

Sabine : *Moi j'aime bien l'image du souterrain, parce que ça galope sous la terre, que de la surface on peut ne pas en deviner l'étendue, mais que si ça creuse beaucoup, ça peut faire chanceler l'édifice en surface.*

Cependant, les politiques publiques de la culture incitent aujourd'hui très fortement les acteurs culturels – et aux premiers rangs de ceux-ci les structures labellisées par l'État – à mettre en œuvre des actions culturelles, répondant à des objectifs variés, mais toutes sous-tendues par la notion de service public. Les structures artistiques et culturelles ont à partir de là une liberté (relative<sup>150</sup>) pour traduire ces objectifs en actions concrètes. À l'Opéra de Lyon, les projets dits participatifs ont une place de choix dans ces actions.

Avant de faire le récit des *Échos de la Fabrique*, il me semble important de préciser trois notions centrales de ce texte. Tout d'abord, je parlerai plus volontiers de *créations partagées* que de *projets participatifs*. Cela afin de dire sans cesse la nécessité de désirer partager l'acte créatif pour susciter une authentique participation.

149 La question de l'accessibilité économique étant « réglée » par la gratuité de la plupart des actions proposées par le service aux partenaires et usagers avec lesquels nous travaillons.

150 Relative, car proportionnelle aux moyens humains et financiers dont la structure peut disposer.



Ensuite il me faut préciser que le vocable *amateur*, largement retenu par notre profession pour désigner celles et ceux qui embarquent avec nous dans des créations partagées, s'il est exact du point de vue administratif et juridique, n'est pas pertinent pour désigner la nature de la relation qui lie les participants au projet. Les *amateurs et amatrices* de nos projets n'ont pas tous et toutes une pratique artistique préexistante, c'est même souvent le contraire. Je préférerai donc le mot de *participants*.

Enfin, les professionnels dont je parle ici désignent indifféremment tous les acteurs du projet : artistes, techniciens, coordinateurs... Car, au-delà de nos identités professionnelles spécifiques, nous avons toutes et tous embarqué dans une réflexion permanente sur le sens que pouvait avoir une démarche de création partagée et sur la méthode pour la rendre opérante.

*Échos de la Fabrique* est le dernier d'une longue série de projets à l'Opéra de Lyon qui ont été à bien des égards de formidables réussites. Et qui ont aussi, systématiquement, révélé les mêmes limites, soulevé les mêmes contradictions. *Échos de la Fabrique* n'échappe pas à ce paradoxe, il en est au contraire un exemple très abouti.

### *2018-2019 : UNE SAISON POUR FAIRE CONNAISSANCE*

Tout a commencé à la fin de l'année 2018 lorsque j'ai pris contact avec le Collectif X, une compagnie stéphanoise. Le caractère pluridisciplinaire du travail du Collectif correspondait à ce que l'on recherche pour les projets d'action culturelle à l'Opéra et les précédentes expériences participatives qu'ils avaient menées m'intéressaient tout particulièrement.

Les premiers échanges, avec Carole Villiès (administratrice), Julien Nini (coordinateur), et François Hien (auteur), nous permettent d'amorcer une discussion d'emblée très large. On discute du thème, de la méthode, des modes de gouvernance... Les «X» comme on les appelle encore sont alors en résidence à La Duchère<sup>151</sup>. Je ressens lors

151 La résidence du Collectif X à La Duchère a donné lieu à l'écriture de la pièce *L'Affaire Correra* et de l'essai *Un théâtre sans absent* (Hien François, éd. La

de nos rendez-vous pour ce qui n'est pas encore le projet *Échos de la Fabrique* l'intérêt qu'ils portent à l'aventure en train de se faire, le goût pour les échanges professionnels et la joie qui émane de la recherche de solutions. Un jour François nous fait le récit de la re-composition du projet qu'ils mènent à La Duchère, pour lequel ils ont traversé des périodes de doute avant de trouver leur « formule ». La sincérité avec laquelle se disent les questionnements et les tâtonnements dans nos échanges fondent la confiance que je leur ferai tout au long du projet.

Cette confiance s'arrime aussi à nos toutes premières discussions budgétaires. Nous fixons un cap commun qui n'a pas fait l'objet de longues négociations : le budget qu'alloue l'Opéra au projet ne doit pas filer dans la création. La répartition budgétaire actions culturelles/création est fixée d'emblée et nous nous engageons à ne pas y déroger. En effet, une création peut être coûteuse et il est tentant d'y allouer une grande part des fonds puisque c'est la seule part visible du projet – et donc la seule part évaluable par nos pairs et nos financeurs. Mais si nous nous engageons dans ce type de projets c'est avant tout pour le processus relationnel qui s'y déploie avant la création scénique : un travail de recherche théâtral et musical avec des participants amateurs. C'est donc ça que le budget doit servir en priorité.

### **Un thème**

La dimension thématique du projet, l'histoire des canuts et de leurs révoltes, arrive très vite : François avait proposé ce thème à un autre théâtre qui a heureusement décliné. La note d'intention initiale enrichie d'une participation amateur très large et d'une composante musicale deviendra la première pierre de l'édifice.

Dès le mois de mars s'élabore une idée assez précise du thème et de la structure. Il s'agira de composer une œuvre avec des groupes, en explorant les similitudes et les différences entre l'époque des canuts et notre actualité. À commencer par la structuration du monde du travail : la Fabrique Lyonnaise, composée de centaines d'ateliers indépendants, a quelque chose à voir avec les mutations actuelles

.... Rumeur Libre, 2022).

du monde du travail : micro-entrepreneuriat, ubérisation<sup>152</sup> ... Et puis aussi les rapports de force et les luttes qui découlent de ces formes d'organisation : nous sommes dans le monde pré-Covid, les Gilets jaunes inventent une culture révolutionnaire spontanée qui n'est pas sans rappeler la structure événementielle de la révolte des canuts.

La proposition de François, dès le départ, est d'éviter à tout prix le jeu des ressemblances. Il s'agira plutôt de donner une présence contemporaine à l'Histoire, de créer une fiction politique en engageant participants et spectateurs dans ce récit comme si c'était notre actualité et comme si ce qui se passe sur scène pouvait changer notre société.

### **Une méthode**

Le reste du projet, sa dimension pratique, s'élabore sur un point de convergence entre nos manières d'envisager nos actions, que j'aime résumer ainsi : plutôt contribuer à enrichir un milieu que monter un projet.

Au cœur de l'histoire de la révolte des canuts il y a une dimension forte d'éducation émancipatrice et nous la rêvons centrale dans la démarche. Le processus de travail devra permettre à toutes et tous de traverser cette expérience de recherche, de production du savoir, d'appropriation de la parole publique, d'émancipation individuelle et collective au sein des ateliers, avant de pouvoir la représenter sur scène.

*Pauline : « Éducation émancipatrice » : ce terme définit bien à première vue ce que j'ai traversé. Mais, drôle de ressenti, il a quelque chose de « descendant » qui me parle moins. L'aspect « partage » me parlerait peut-être plus.*

*Céline : Cette démarche consistant à « donner une présence contemporaine à l'Histoire » a pour moi un immense pouvoir d'édification et sous-tend un potentiel d'émancipation, tant pour les participants que pour les spectateurs, par la compréhension*

152 Avec une différence de taille que me rappelle Philibert Varenne à la lecture du manuscrit : les canuts tenaient à cette indépendance, la revendiquaient. Ce qui n'est pas le cas de tous les travailleurs et travailleuses « ubérisés ».

*« de l'intérieur » de ce que furent ces moments historiques, notamment du point de vue politique.*

Pour cela, trois terrains de jeu que je présenterai plus tard sont esquissés : les séries d'ateliers, les Grands Rendez-vous et le cycle de conférences.

Nous souhaitons la musique présente dans le projet dès le début des ateliers avec des amateurs. La première intuition de François sera de la penser comme l'expression du collectif et de ses émotions. Il envisage dans un premier temps la création de chansons pour éviter les imaginaires patrimoniaux ou militants. Plus tard, les sources historiques et le travail de Martin Sève et François Gorrisen nous souffleront une autre solution.

Un autre flou subsiste aussi autour de la notion d'éducation populaire, que l'on mobilise alors d'une manière qui semble *a posteriori* réductrice et légèrement vaniteuse. Elle serait d'une part un moyen, c'est-à-dire une série d'outils et de méthodes utilisée en ateliers pour faire émerger paroles et débats et d'autre part un objectif à poursuivre : la transmission de savoirs que l'on désire émancipateurs. J'aurai l'occasion d'y revenir : j'espère (je crois) que nous avons produit quelque chose de plus juste.

### **Des rencontres**

Au printemps 2019, si nous en sommes encore à penser les fondements théoriques et pratiques de la proposition que nous allons faire aux participants, il nous faut aussi déjà planifier le travail à l'échelle de la saison 2019-2020 et pour ce faire rencontrer ceux qui seront nos relais et nos partenaires.

Cette anticipation répond aux besoins de nos collectifs de travail, le spectacle vivant fonctionnant le plus souvent avec une grande anticipation, pour répondre à des contingences inhérentes à ce secteur d'activités, la recherche de financement notamment. Cette anticipation constitue une entrave à l'élaboration des partenariats avec d'autres secteurs (social, éducatif...) qui seraient véritablement co-construits. En effet, la plupart des groupes que nous allons solliciter ne sont pas encore constitués plusieurs mois avant le début des ateliers et c'est donc aux *relais* que nous allons présenter le projet.

**Édition**

Fablyo, Lyon

[www.editions-fablyo.fr](http://www.editions-fablyo.fr)



Fablyo

**Conception graphique**

Cecilia Gérard

ISBN : 978-2-492385-25-4

Lyon, 1832. Le soulèvement des ouvriers lyonnais de la soie s'est soldé par un massacre. Les canuts fondent à présent leurs espoirs sur deux institutions : le journal *L'Écho de la Fabrique*, où ils chroniquent leurs difficultés; et le conseil des prud'hommes, dont leur révolte a permis la réforme. Mais les négociants, avec le soutien du pouvoir orléaniste, cherchent à saboter ces biens communs. Nous suivons l'émergence accidentée d'une conscience de classe, qui peu à peu prend la place de la solidarité corporatiste. S'affrontent alors les partisans de la lutte et ceux de l'accommodement.

---

*Née d'une commande de l'Opéra de Lyon, la pièce est le fruit d'une double enquête : sur la situation des canuts entre les deux révoltes de 1831 et 1834, et sur les conditions d'exercice du travail aujourd'hui. C'est à la croisée de ces préoccupations que se situe le texte, pièce historique empli de résonances contemporaines. Il est prolongé par un essai de l'auteur (**Faire son travail**), qui problématise la relation de la pièce à ses sources historiques et à son contexte d'éclosion, ainsi que par un texte de Marie Evreux (**Mille manières de braconner**), qui relate l'aventure de la création du spectacle en une période particulièrement troublée.*

